

IL Y A 150 ANS, LA COMMUNE... et Flaubert !

Présents à Paris ou réfugiés en province, les écrivains semblent submergés par la succession des événements qui se déroulent de l'été 1870 au printemps 1871...



Une barricade lors du soulèvement du 18 mars 1871
Musée Carnavalet, Ville de Paris.

Pessimiste entre tous, Flaubert prédit la suite, dès octobre 1870, écrivant à sa nièce : *Dans un mois tout sera fini, c'est-à-dire le premier acte du drame sera fini, le second sera la guerre civile.*

En vadrouille entre Bruxelles, Paris ou Rouen, Flaubert ronchonne, *rassasié d'horreurs* et arrivé à *un découragement sans fond*. Il s'absorbe dans l'écriture de sa *Tentation de saint Antoine* et il fulmine. La Commune est, à ses yeux, *la dernière manifestation du Moyen-âge*.

Flaubert n'aime pas les communards, parce qu'il n'aime pas le peuple : *Ah ! quelle immorale bête que la foule !* écrit-il à George Sand. Mais il n'aime pas non plus les bourgeois qui crient : *Dieu merci, les Prussiens sont là !*

En réalité, Flaubert n'aime personne : *Plus que jamais, je sens le besoin de vivre dans un monde à part, en haut d'une tour d'ivoire, bien au-dessus de la fange où barbote le commun des hommes.*

Ce qu'il reproche à la Commune, hormis l'anachronisme de ses idéaux révolutionnaires, c'est surtout d'avoir *déplacé la haine entre Français*, en éteignant tout désir de vengeance contre les Prussiens.

Et il devine que l'insurrection une fois écrasée, ce qui lui semble inéluctable, une brutale réaction antilibérale instaurera un ordre moral étouffant.

Dans le texte manifeste des Temps Modernes, en octobre 1945, Sartre écrit : *On regrette l'indifférence de Balzac devant les journées de 48, l'incompréhension apeurée de Flaubert en face de la Commune ; on les regrette pour eux*